

## Introduction à l'histoire du cinéma

Cinémathèque suisse, Cinématographe, mercredi 14 décembre, 16h-17h30  
Pierre-Emmanuel Jaques, la Collaboration UNIL + Cinémathèque suisse

### Le Cinéma français des années 1940 et 1950 du cinéma de l'Occupation à la Qualité française

#### Extraits

Claude Autant-Lara, *Douce* (1943)  
Marcel Carné, *Les Enfants du Paradis* (1946)  
Yves Allégret, *Une si jolie petite place* (1949)  
Max Ophüls, *La Ronde* (1950)  
Henri Decoin, *Razzia sur la chnouf* (1955)

#### Documents

« On voit l'habileté des promoteurs de la Tradition de la qualité, à ne choisir que des sujets qui se prêtent aux malentendus sur lesquels repose tout le système. Sous le couvert de la littérature - et bien sûr de la qualité - on donne au public sa dose habituelle de noirceur, de non-conformisme, de facile audace. »

*Cahiers du cinéma*, n° 31, janvier 1954

Il est certain que les années cinquante sont plus stables, moins mobiles que les années soixante. Cette évidence n'entraîne aucun jugement de valeur. En revanche, définir les années cinquante comme marquée par «l'immobilisme, le repli frileux, la sclérose, le vieillissement d'une industrie encorsetée et conservatrice», c'est tenter un procès qui ne résiste pas à l'examen.

Les années cinquante [...] ont fait sortir le cinéma de l'artisanat éclaté post-forain où il demeurait englué pour engager, sur le plan structurel, les voies de la modernité. On peut porter des jugements contrastés sur la façon dont tout cela s'est fait ou sur les solutions retenues; la seule chose dont on ne peut accuser les années cinquante, c'est de l'immobilisme et de la sclérose.»

Pierre Billard, *L'Age classique du cinéma français. Du cinéma parlant à la Nouvelle vague*, Paris, Flammarion, 1995, pp 564-65

Pierre Leprohon, « L'époque de la guerre », *Cinquante ans de cinéma français*, Paris, Cerf, 1954, p. 159

« Œuvre inégale, mais la meilleure due à l'équipe d'Autant-Lara. Tout en maintenant ses qualités de style, le réalisateur y montre cette fois une force, une âpreté que ne pouvaient laisser soupçonner ses œuvres précédentes. L'histoire est celle de deux mondes mêlés par la vie, mais irrémédiablement étrangers l'un à l'autre : l'aristocratie de la fin du siècle et les serviteurs, deux mondes dont l'amour de *Douce* – caractère admirablement exprimé par Odette Joyeux – fera éclater la dualité et les haines.

La puissance psychologique du thème s'exprime par chacun des éléments de l'œuvre, même ceux qui demeurent trop souvent, chez d'autres cinéastes, extérieurs au drame. Tout ceci contribue à donner au film son accent. Interprétation d'une profonde et rare homogénéité. »

Georges Charenzol, « *Les Enfants du paradis* », *Renaissance du cinéma français*, Paris, Sagittaire, 1946, p. 75

« [...] Si nous en restions là, nous négligerions l'essentiel, c'est-à-dire la part qui revient à Marcel Carné : c'est lui qui a ordonné les images et tout de même, au cinéma, c'est bien elles qui importent d'abord. Carné est un des rares metteurs en scène qui sache créer autour de toutes ses œuvres une atmosphère assez personnelle pour que dès les premiers mètres on reconnaisse sa marque.

Certains morceaux des *Enfants du paradis* sont assurés de trouver place dans les classiques de l'écran (la poursuite de Garance par Debureau entre autres). D'ailleurs le soin avec lequel on a feuilleté les estampes romantiques dit assez le désir de ne rien laisser au hasard. Si celui-ci s'est parfois un peu vengé, ne le reprochons pas aux auteurs... »

« Aucune accumulation d'épisodes forcenés, au rebours d'une des plus déplorables constantes du cinéma, et, au lieu du rythme précipité qui fait loi généralement, une démarche assurée, qui va son train propre, et qui gagne la partie finalement, tant chaque trait, visuel ou verbal, sert la progression dramatique, tant l'atmosphère est envahissante et obsédante. Les dialogues sont si bons qu'on les croirait improvisés au naturel par des comédiens qui, tous, sont entrés dans leur rôle ; les cadrages et les éclairages sont d'une qualité plastique exceptionnelle, et ils composent, dans ce film où il ne cesse de pleuvoir, une ensorcelante symphonie de sable et d'eau sur un fond de silhouettes humaines. Le merveilleux est que tout cela fasse boule — que l'atmosphère serve l'histoire, et l'histoire l'atmosphère — et que cette leçon de dramaturgie intègre un film muet et marche de pair avec lui. »

Jean Queval, « Les films de la semaine. *Une si jolie petite plage*: une œuvre cruellement burinée (Français) », *L'Ecran français*, n° 187, 28 janvier 1949

« Plus encore que dans *Dédée d'Anvers*, on retrouve dans *Une si jolie petite plage* cette rhétorique du pessimisme et du désespoir dont *Le Jour se lève* fut le plus beau poème. Mais il y manque cette conviction, cette sincérité qui ne viennent pas tant du cœur que d'une certaine rencontre avec la sensibilité de l'époque. Nous n'avons peut-être pas plus de raison d'espérer qu'en 1938, mais notre désespoir n'est plus le même; il veut d'autres sujets et un autre style. »

André Bazin, *Le Parisien libéré*, n° 1352, 19 janvier 1949

Repris dans *André Bazin. Ecrits complets*, Paris, Macula, 2018, p. 502

Un des principaux intérêts de *Razzia sur la chnouf*, le livre et le film, est d'ordre documentaire. Nous avons l'impression de lire et de voir le premier reportage à peu près authentique sur ce monde de la drogue qui a servi déjà de sujet à tant de romans et de films fantaisistes. Il semble que l'auteur ait connu certains de ces trafiquants dont il nous décrit l'organisation en enquêteur plus encore qu'en romancier.

[...]

Quant à Jean Gabin, il n'a, bien sûr, qu'à être là, comme toujours pour que son personnage s'impose à nous avec la force de l'évidence. Un personnage pressenti infiniment plus riche que ce que l'on nous en rapporte. Derrière le texte que dit Jean Gabin, il y a toujours le contexte de la vie.

Claude Mauriac, *Petite littérature du cinéma*, Paris, Cerf, 1957, pp. 155-157 (7e art)

Voilà, en effet, un film qui se présente avec toutes les apparences de la qualité et dont je ne cacherai pourtant pas plus longtemps l'horreur qu'il m'inspire. [...]

Si *Razzia sur la chnouf* veut être un documentaire sur la drogue, il se peut qu'il soit relativement fidèle, encore que la base même du scénario me semble d'une invraisemblance énorme. Mais il faut davantage que la matière d'un documentaire discutabile pour justifier le déplacement des spectateurs. Aussi bien, Henri Decoin a-t-il mobilisé Gabin, le Gabin du *Grisbi*, transporté tel quel, avec précaution, éclairages, et cadrages compris, dans la mise en scène de *Razzia sur la chnouf*.

L'intention est claire, il s'agit de nous prendre au piège. L'admirable film de Becker ayant su créer un nouveau mythe de Gabin, le truand taciturne, élégant et nonobstant « humain ». Ainsi sommes-nous plus sûrement persuadés que le Nantais n'est pas un « flic » puisqu'il a toutes les apparences du héros du *Grisbi*. Ce plagiat du personnage, souligné vingt fois par la mise en scène, a donc pour objet final de retourner totalement sa signification et de glorifier des procédés policiers, certainement nécessaires, mais dont l'élégance morale demeure discutabile. Il ne s'agit pas de critiquer ici ces procédés ni le courage de ceux qui les appliquent, mais de contester l'usage qui est ainsi fait du personnage de Gabin et de son prestigieux passé.

André Bazin, « Razzia sur la chnouf Stupéfiant », *Le Parisien libéré*, n° 3293, 13 avril 1955  
Repris dans *André Bazin. Ecrits complets*, Paris, Macula, 2018, p. 1687

### Références bibliographiques

François Garçon, *De Blum à Pétain. Cinéma et société française*, Paris, Cerf, 1984

Jean-Pierre Jeancolas, *Quinze ans d'années trente. Le cinéma des Français 1929-1944*, Paris, Stock, 1983

Jean-Loup Passek (éd.), *D'un cinéma l'autre. Notes sur le cinéma français des années cinquante*, Paris, Centre Georges Pompidou, 1988

Noël Burch et Geneviève Sellier, *La Drôle de guerre du cinéma français 1930-1956*, Paris, Nathan 1996 [Rééd. : L'Harmattan, 2019]

Pierre Billard, *L'Age classique du cinéma français. Du cinéma parlant à la Nouvelle Vague*, Paris, Flammarion, 1995

Michael Temple, Michael Witt (éds.), *The French Cinema Book*, Londres, British Film Institute, 2004 [2018]

Laurent Le Forestier, *La Transformation Bazin*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2017

Guillaume Vernet, « La "qualité française" et la "tradition de la qualité" : arguments critiques d'une lutte politique », *1895* (Paris, AFRHC), n° 98, hiver 2022 – à paraître